

Il existe des récits fous, entre rêve et réalité, concoctés dans ces moments éphémères où raison et sensations, abandonnées l'une à l'autre, se combinent, envahies par des désirs qui font une percée et stimulent l'imagination.

J'ai découvert celui-ci abandonné sur la table d'une amie qui venait d'être écrasée par une voiture folle, elle aussi. Elle traversait la rue sans faire attention, peut-être encore dans son délire.

Curieux, je l'ai lu bien sûr et il me rejoignit étrangement, moi qui, à onze ans, était fasciné par ce Vatican. Je me suis saisi de ce récit pour vous le transmettre, ce qu'elle aurait fait, sans aucun doute.

1

« La météorite va percuter le Vatican. Sa trajectoire est... »

Le visage de la présentatrice se décomposa, s'éloigna et l'écran se vida restant sans voix.

Lychem bondit au balcon de sa chambre. Un chuintement, comme un grand souffle qui part dans les aigus, vida sa tête, siffla la fin de partie, poussière et tonnerre envahirent Rome. L'hôtel trembla mais tint bon. Il se replia, fenêtres fermées, dans l'atmosphère étouffante de sa chambre et attendit que sa tête trouve une place dans ce cataclysme de fin du monde.

Yakoda entra brusquement et s'assit par terre à côté de lui, sans un mot, la tête entre ses genoux pour échapper à la poussière. Un silence épouvantable succéda au fracas. Lychem serra sa main tremblante et le tressaillement de son bras la quitta. « Merci, mais tu peux lâcher ma main » dit-elle d'une manière soudaine et inattendue.

Le souffle noir essaya de franchir la fenêtre de la chambre et revint plusieurs fois à l'assaut. Puis ses forces peu à peu s'épuisèrent et il reflua abandonnant l'attaque. Lychem ne sut combien de temps ils étaient restés, là, dans une demie-torpeur, dans un temps aboli. Ouvrant ses yeux rougis qui le piquaient, il entrevit l'armoire de la chambre et une pâle lueur qui gagnait la fenêtre. Il s'en approcha, tout étonné de pouvoir bouger, mais n'osa pas l'ouvrir. Yakoda, péniblement, sortit la tête de ses genoux, étira

ses jambes et rejoignit Lychem. Sa nuque fine et musclée était à portée de lèvres, attirante. « Je tente une sortie Yakoda ». « Je viens avec toi ». Dans sa chambre elle prit une lampe, des chaussures de marche, un coupe-vent, un tissu pour la bouche et le nez. Les deux silhouettes, capuchon sur la tête, fendirent la poussière encore en suspend. Gris le sol, gris les immeubles, spectres sortis de terre, incertains dans l'épaisse poussière. Les voitures s'accumulaient les unes contre les autres, des marcheurs surpris étaient étendus sur les trottoirs. Ils virent un bras se tendre à quelques mètres d'eux. Lychem prit la main du jeune homme qui se releva sur des jambes flageolantes. « Que s'est-il passé » ? murmura-t-il. « Ne frottez pas vos yeux, je vais les essuyer ». Yakoda prit un mouchoir, le mouilla de salive et lava les yeux du jeune homme pendant que Lychem racontait. D'autres bougeaient à présent, parvenaient à se mettre debout, interdits. Ils allèrent de l'un à l'autre, répondant à leurs questions. Des portes d'immeubles s'ouvrirent et des bouteilles d'eau circulèrent. Yakoda se pencha sur une jeune fille la bouche ouverte pleine de poussière, morte.

Chacun était écrasé par un phénomène brutal et gigantesque qui le rendait hagard. Une vie vrillée laissait apparaître son côté obscur et brutal.

Yakoda, la première, entendit, dans le lointain, des sirènes annonciatrices de secours. Deux véhicules de pompiers et une ambulance émergèrent du rideau de poussière, lentement, avec circonspection, et se rangèrent près du trottoir. Lychem se porta à la rencontre des pompiers et des ambulanciers, personnages d'un autre monde avec leurs casques et leurs combinaisons. « Il y a des morts, les vivants auraient besoin de masques, nous respirons mal et les poumons nous brûlent. Pouvons-nous aller plus loin, jusqu'où » ? demanda Lychem. « Peut-être encore cent mètres, mais après vous tomberez sur des blocs de pierre et une poussière beaucoup plus dense, c'est ce que nous ont transmis les équipes spécialisées parties en éclaireur. Voici des masques en

tissu. » « Nous sommes journalistes » reprit Lychem en désignant Yakoda.

Après la distribution des masques, ils retournèrent à leur hôtel et rejoignirent chacun leur chambre. Prostrés sur leur couche, les vêtements poussiéreux et noirs en tas au pied du lit, ils s'endormirent.

Yakoda fut réveillée par la lumière. « J'ai dormi combien de temps ? Cinq heures ! » Le ciel était déjà dégrisé du plus gros. Elle essaya le robinet de sa chambre et un mince filet d'eau lui coula sur les mains. L'hôtel utilisait ses réserves. La douche permit juste un décapage rapide, suffisant cependant pour lui redonner le brillant de ses joues rondes et le noir des cheveux qu'elle remonta en chignon. Pour le reste du corps, ce fut plus simple, les habits l'avaient protégée de la poussière. Elle savoura la chemise propre qui sentait encore le jasmin. Avec jean bleu et petites chaussures, elle sortit dans le couloir déjà parcouru par des voisins de chambre au sourire en coin, encore hébétés, cherchant à se sortir de ce mauvais pas. Yakoda frappa doucement à la porte de Lychem et, le croyant déjà sorti, fit jouer le loquet pour s'en assurer. La porte pivota doucement. Lychem dormait, nu, la tête encore noire fixée à un corps blanc effilé et musclé. Appuyée à la fenêtre elle le regarda, abandonné.

Reporter dans le même journal, elle se trouvait à deux pas de lui à une conférence de presse à l'Élysée. Son cœur s'était accéléré lorsqu'il s'était par hasard retourné et son ventre s'était noué. Elle se souvint de la première bière bue ensemble. Ils couvraient le procès des enfants d'Outreau. « Je me suis rapprochée de lui, mine de rien, se dit-elle, et ma réflexion l'a étonné : et s'ils étaient vraiment tous coupables ? Il m'a alors fixée de ses yeux clairs et intelligents. » À la sortie du tribunal, avec quelques autres journalistes, ils avaient rejoint le bistrot le plus proche et il avait repris sa remarque. « Tu aurais pu dire que c'était ma question » ?

Yakoda sortit de la chambre avant qu'il ne se réveille, après un dernier coup d'œil à son sexe.

Une heure plus tard, Lychem frappa à sa porte. Yakoda, le visage impassible, plia ses papiers et les rangea dans sa sacoche.

– Reposée demanda-t-il ?

– Oui. J'ai transcrit quelques notes, que dirais-tu d'un texte commun ?

– C'est d'accord, préparons-le ensemble et nous le signerons tous les deux.

– Maintenant, avant le repas ?

– Oui, mêlons nos impressions.

– La mort, commença Yakoda, et la terre qui reprend tout.

– Un air irrespirable, des humains mourants la gueule ouverte comme des poissons sortis de l'eau.

– Tonnerre et silence angoissants.

– Un lieu de pouvoir détruit, reprit Lychem.

– Une religion décapitée.

– Les luttes à venir.

– L'incompréhension.

– Pour l'instant, Yakoda, il est difficile d'en dire plus.

– Demain, en remontant vers le nord, nous en apprendrons davantage.

– J'écris le papier d'accord ?

– Aurais-tu peur qu'une Japonaise fasse des fautes de français ?

– Cela m'a effleuré.

– Le prochain sera pour moi.

Le chef apparut sur le seuil de la salle à manger : « Le repas ne sera pas tel que nous l'aurions souhaité, dit-il, mais les circonstances que vous connaissez ont tout chamboulé. Déjà bien que nous soyons là pour dîner ce soir. » Le directeur annonça la fermeture de l'hôtel dès le lendemain pour une durée indéterminée.

Le chef-cuisinier avait particulièrement réussi ses tagliatelles. C'était frugal mais le vin compensa et chassa la poussière accrochée encore au fond des gorges. Ils furent dispensés de dessert. Yakoda posa sa serviette en quittant la table et Lychem la suivit du regard jusqu'à la terrasse qui prolongeait la salle à manger. D'habitude les lumières de la ville éclaboussaient les yeux. Mais là, elles avaient fui un endroit aussi inhospitalier et macabre. Assise à même le sol dans un coin de la terrasse, Yakoda se rabattit sur le ciel qui peu à peu dévoilait ses étoiles indifférentes aux dégâts causés. Elles n'avaient rien pu voir avec cette poussière, se dit-elle, au fond, la terre est comme une pieuvre projetant son encre pour se cacher. Son esprit s'envola vers Tokyo, frôla sa petite ville désormais vidée d'une bonne partie de ses habitants et tourna autour de Fukushima. Ses parents avaient dû fuir chez des amis. La terre ne supporte pas n'importe quoi et les hommes font comme si. Des ombres surgissaient des rues, hésitaient et se glissaient dans le parcours le plus rapide. Sortir à tout prix de cette ville maudite. Des visages inquiets cherchaient dans des vitrines de quoi manger. Celui-là, le plus proche, le plus palpable, derrière le vitrage de la porte, la regarda avec gravité et disparut. Lychem un cours instant avait été témoin de sa rêverie et, peut-être, avait-il voyagé avec elle ?

Le lendemain, très tôt, ils prirent à pied la route en direction de Florence. Aucun transport en commun ne fonctionnait. « Peut-être d'ici une vingtaine de kilomètres » leur avait dit un policier. Les traces laissées dans la poussière par les pieds de Lychem indiquaient les grandes enjambées d'un homme lourdement chargé. Son sac à dos devait peser au moins vingt kilos et l'air qui filtrait à travers le brouillard terreux, encore opaque, ne donnait pas suffisamment d'oxygène. Ses poumons sifflaient.

Il s'agrippa avec rage aux brides de son sac, mais finit par ralentir et regarda derrière lui. Yakoda, équipée d'un sac aussi pesant que le sien, suivait à distance, la tête tendue en avant comme un bœuf tirant une lourde charge amarrée à son joug . « Elle est costaud pensa Lychem et tiendra le coup. » Il se tendit un peu plus quelques mètres, mais dut tout de même s'asseoir au bord de la route et calmer son souffle. Le tissu devant sa bouche était noir et ses yeux le piquaient. « J'ai l'impression que je n'en sortirai jamais. Anna, mon amante parisienne, me paraît bien loin et confuse. Elle est belle et baiser avec elle était réjouissant, mais là, je la trouve quelconque, elle n'aurait pas l'énergie de Yakoda et serait un poids. Elle était juste bonne à traiter des potins de salon. Je vais attendre Yakoda. Tiens, elle a plutôt fait vite. » Elle se débarrassa de son sac, le jeta à terre et s'étendit sur le talus qui bordait la route. Son visage était noir, ses yeux se

fermèrent et sans un mot elle s'endormit. Lychem, du coin de l'œil, scruta le visage impassible de la journaliste. « Je ne sais jamais à quoi elle pense se dit-il, elle voile tout, ses yeux ne laissent rien filtrer, c'est une énigme même quand elle rit. » Des ambulances filaient vers Rome. L'effort de la marche l'avait rendu autiste et il n'avait guère prêté attention au mouvement sur la route, mais peu à peu ses yeux s'ouvrirent et son cerveau reprit ses fonctions habituelles.

Un ambulancier stoppa à sa hauteur :

– C'est comment plus bas ? demanda-t-il.

– De pire en pire.

– L'air se dégage ?

– Peu à peu.

– Qu'avez-vous vu ?

– Une chape de poussière a recouvert Rome, à se demander si le soleil et l'air ont jamais existé ? Le cratère inaccessible est exploré par quelques spécialistes, des gens asphyxiés sont étendus sur les trottoirs, morts la bouche ouverte, surpris. Il paraît que c'est le Vatican qui a été atteint ?

– Oui. Tous les journaux en font leur une et la télé en parle et reparle. Des hommes d'église interviennent, affolés.

– Dans combien de temps la vie reprend ? demanda Lychem.

– Marchez encore une heure.

– Je suis journaliste, me permettez-vous une photo ?

– Oui.

– Ce sera la première.

Lychem capta le regard angoissé de l'homme et le gyrophare de la voiture qui repartit aussitôt dans le brouillard. « Allons-y » entendit-il près de lui. Yakoda, sans l'attendre, s'engagea d'un bon pas sur la route. Il attrapa son sac et resta à sa hauteur. « J'ai pris une photo de toi avec l'ambulancier. » Ce fut tout. Ils

gardèrent leur souffle, en silence, et seuls leurs yeux parcoururent la campagne peu à peu dégagée.

D'un coup, comme si la poussière en avait eu assez d'avancer, le ciel s'éclaircit et leur bouche avala un air devenu suave. La terre se trouvait en pleine lumière. Lychem regardait avidement les champs tout autour et ces maisons qui émergeaient du lointain lorsque des mots étranges se saisirent de lui. Il se tourna vers Yakoda : Les yeux baissés, les bras le long du corps, elle déclamaient en japonais une petite phrase reprise plusieurs fois. Son immobilité, ses mots offerts comme dans une prière le submergèrent de respect. Il regardait une autre Yakoda. Il se détourna et attendit. « La vie est une bougie dans le vent », voilà ce que j'ai dit, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Au loin un bourg flottait sur l'horizon et se laissait voir à travers la brume. Ils suivirent une petite route bordée de cyprès et entrèrent dans le village, harassés et poussiéreux. Sur la place, des esprits s'échauffaient. Il se trouva que madame Serto, furieuse adepte d'un Dieu sourcilleux, croisa monsieur Angelo qui ne s'en laissait jamais accroire. Un journal avait sorti la nouvelle, donnant à tous l'occasion de bavardages qui révélaient les pensées enfouies.

– Damnation, damnation, c'est la punition de Dieu, qu'allons-nous devenir ?

– Arrête tes fadaises, vieille bique, elle aurait pu tomber n'importe où, la météore, ici même.

– La clef de voûte est pulvérisée, l'église va s'effondrer, c'est la fin.

– De quoi, greluce ?

– Vous me paraissez bien excités tous les deux ?

– Elle dit n’importe quoi, elle ferait mieux de pousser un soupir de soulagement au lieu de trembler.

– Des gens sont morts, dit le nouveau venu qui pensait aux autres, leurs familles sont à plaindre.

– Oui, mais il y a morts et morts, certains sont importants.

– Pourquoi craches-tu tant d’inepties la mère ?

– Le pape parmi les cadavres, un brave type.

– Pas plus résistant que les autres.

Mario qui se rendait au Lycée se rapprocha, perdu dans sa musique livrée directement dans les oreilles. Yakoda et Lychem, attirés par une aussi vive altercation, tendirent l’oreille et ne purent échapper à ce groupe vorace.

Alors la nouvelle de journalistes venant de Rome se répandit comme une trainée de poudre. Devenus les hérauts d’une bouleversante information, sales et fatigués, ils furent cernés sur la petite place par des citoyens aux yeux hagards. Un petit homme en soutane, pâle et désorienté, chauve, les lunettes rondes de travers, se détacha du groupe, tout naturellement porte-parole de par sa fonction sans doute. « Et le pape ? » « Mort comme tant d’autres. Nous n’avons pas pu aborder le cratère, nous y retournerons plus tard, lorsque la poussière sera retombée. La ville est bloquée, jonchée de cadavres. » Ayant ramolli le cœur de ces braves gens soudain sensibles à la mort des autres lorsqu’ils sont nombreux, ils purent s’échapper en disant : « Excusez-nous, nous devons nous changer. »

*